

« Dieu, le portable et la voix d'outre-tombe »

Bonnes feuilles de *Surtout pas de journalistes !*
Le Nouvel Observateur, du 11 au 17 février 2016

76 DÉBATS

PHILOSOPHIE

DIEU, LE PORTABLE ET LA VOIX D'OUTRE-TOMBE

Lors d'un colloque organisé en 1997, Jacques Derrida méditait sur le lien entre le retour du religieux et les nouvelles technologies de communication. Extrait exclusif

✎ PAR JACQUES DERRIDA
✎ ILLUSTRATION ANNA HIGGIE

Disparu en 2004, Jacques Derrida a laissé une empreinte puissante sur la pensée contemporaine, en particulier aux États-Unis. Dans « Surtout, pas de journalistes ! », texte inédit qui sort cette semaine aux Editions Galilée, il s'interroge sur la façon dont les nouvelles technologies de communication contribuent au fameux « retour du religieux ». « L'Obs » en publie un large extrait.

« Ce qui est le plus nouveau, le plus puissant dans ce dont nous parlons ici, ce n'est pas tant la production et la transmission des images, mais de la voix. Si on tient la voix pour un médium auto-affectif (un médium qui se donne pour auto-affectif même s'il ne l'est pas), un élément de la présence absolue, alors le fait de pouvoir garder la voix de quelqu'un qui est mort ou radicalement absent, de pouvoir enregistrer, je veux dire reproduire et transmettre la voix du mort ou du vivant-absent, voilà une possibilité inouïe, unique et sans précédent. Ce qui nous arrive par la voix ainsi re-produite dans sa production originale est marqué d'un sceau d'authenticité et de présence qu'aucune image n'égalerait jamais.

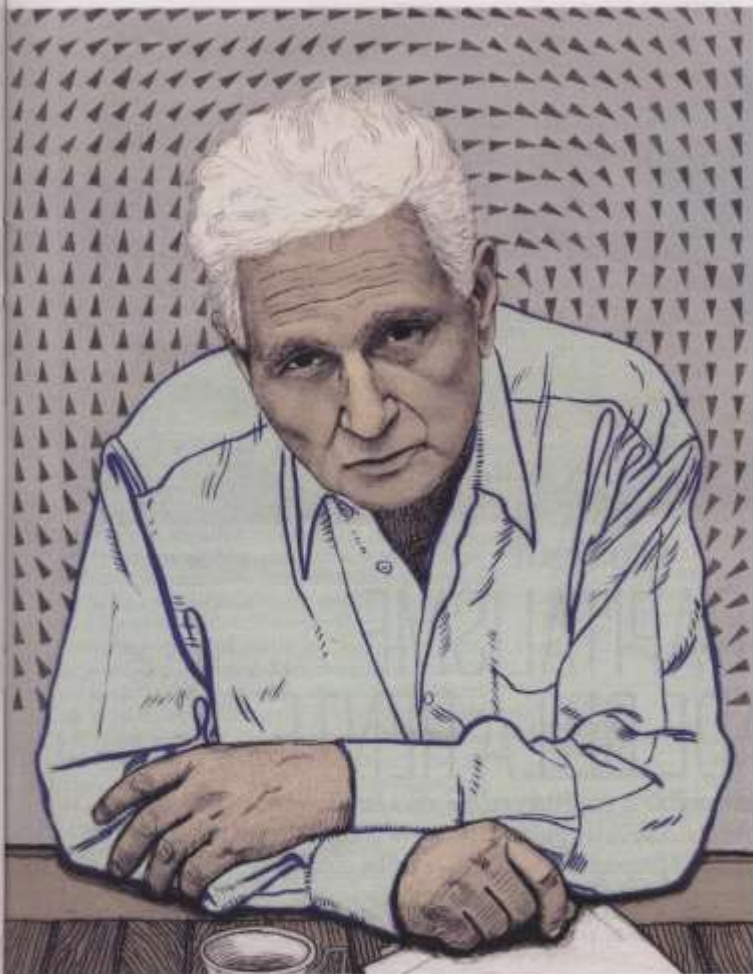
La puissance télévisuelle est vocale, au moins autant que la radiophonie. On soupçonne beaucoup moins naturellement la recombinaison artificielle et synthétique d'une voix que celle d'une image. On sait qu'il y a des voix synthétiques, mais on ne soupçonnera pas une voix aussi facilement, aussi spontanément, qu'on soupçonnerait des images. Cela tient donc à la valeur de présence réelle dont nous affecte la spectralité de la voix re-produite – à un degré et selon une structure que la virtualité visuelle n'atteindra jamais. C'est que l'auto-affection phénoménale nous renvoie à une proximité vivante, à la source émettrice, *productrice*, ce que ne fait pas la caméra qui capte une image. L'enregistrement de la voix re-produit une production. L'« image » vocale est ici l'image d'une production vivante et non d'un objet-spectacle. En ce sens, ce n'est même

plus une image, mais la re-production de la chose même, de la production même. Je suis toujours bouleversé quand j'entends la voix de quelqu'un qui est mort, comme je ne le suis pas quand je vois une photographie ou une image du mort. On se rend moins attentif à la même possibilité dans la quotidienneté du téléphone. Mais imaginez que vous entendez sur un répondeur la voix de quelqu'un que vous appelez et qui vient de mourir – ou simplement qui est devenu aphasique dans l'intervalle. Cela arrive, vous savez... Je suppose que cette expérience nous est commune.

Il y a là la re-production en tant que re-production de la vie par elle-même, et la production est archivée comme source, non comme image. C'est une image mais une image qui s'efface comme image, une représentation qui se donne comme pure présentation. On peut archiver et spectraliser la vie elle-même dans son auto-affection. On le sait, quand quelqu'un parle, il s'affecte lui-même. Mais quelqu'un qui se donne à voir ne se voit pas nécessairement. Dans la voix, l'auto-affection elle-même est (supposée) enregistrée et communiquée. Et cette supposition forme la trame essentielle de notre écoute. Je parle ici de la voix, non de la sonorité en général, du chant, par exemple, et non de la musique en général. (C'est) un point absolument essentiel dans le retour du religieux partout où il passe par la voix.

Je peux aussi être touché, *présentement*, par la parole enregistrée d'un mort ou d'une morte. Je peux, *ici et maintenant*, être affecté par une voix d'outre-tombe. Ce qu'il faut, c'est entendre, *ici et maintenant*, ce qui fut, dans le présent restauré d'une auto-affection, le s'entendre-parler-soi-même ou le s'entendre-chanter-soi-même de l'autre-mort ; comme un autre présent vivant.

Mais je puis aussi, grâce à une machine télécommunicative capable de reproduction, m'adresser à moi-même, parler, répondre à l'autre ainsi *représenté dans sa présence* (donc mort ou vif, à partir de là cela fait peu de différence). Miracle de la technologie, je peux aussi prier à travers ces machines à itérabilité



que sont déjà les mots, les grammaires, les langues, les gestes codés, les rites – et cela en des lieux et à des moments, ici et maintenant, que je tiens pour absolument singuliers : irremplaçables.

Et je peux même prier Dieu. Dieu vivant ou Dieu mort, Dieu mort vivant, à partir de là cela fait peu de différence. Je peux élever ma prière vers lui à travers un portable que je transporte sur moi, le déplaçant avec l'ici-maintenant de mon corps propre, comme si c'était mon corps, mon « origine », mon « point-zéro », ma bouche, mes mains, mon oreille.

A une distance quasi infinie, grâce aux satellites, je peux non seulement m'adresser à Dieu mais, mieux encore, je peux, croyant en lui, croire que je lui transmets immédiatement, de ma main, la prière portable de l'un des miens qui, présent à Brooklyn

ou, la différence n'est pas grande, immobilisé dans le quartier juif orthodoxe de Méa Shéarim, s'adresse ainsi à Dieu par téléphone depuis le mur des Lamentations (où je me trouvais présent moi-même). Comme un certain Nahman Bitton le fit un jour et fut photographié par un journaliste (la photo a été publiée) à l'instant où, posant son portable sur le mur, il transmettait ainsi la prière de son correspondant. Celui-ci priait dans son portable collé au mur. Ce qui manque à cette archive pour qu'elle soit complète, c'est le contenu enregistré de la prière elle-même. De la prière portable et portée, transportée sur-le-champ ou à même le mur. Mais Dieu sait, et nous aussi, que cela n'aurait pas été impossible. De meilleurs *paparazzi* réussiraient sûrement à le faire un jour.

Quant à cette expression, « retour du religieux », comment faire pour ne pas se contenter des choses qui sont vraies mais que tout le monde sait et dit ? Bien sûr, ce retour suit l'effondrement de tant de choses, empires, régimes totalitaires, philosophèmes, idéologèmes, etc. C'est vrai, mais cela ne suffit pas peut-être à saisir ce qui, dans l'expression « retour du religieux », garde une dimension théâtrale. Le religieux n'avait pas disparu, il n'était pas mort, seulement réprimé dans les sociétés totalitaires, communistes, dans les colonies, etc. ; l'islam n'était pas mort ou parti, seulement dominé, censuré, réprimé dans tant de sociétés coloniales. Le retour ne signifie donc pas que la religion revient, mais qu'elle revient sur scène et sur une scène publique mondiale. Avec, encore une fois, toutes les connotations du retour comme revenance et réapparition spectrale. Le retour c'est sa réapparition sur scène et nullement sa renaissance : la religion ne renaît pas. D'ailleurs, on n'a qu'à voir ce qui s'est

passé en Russie et ailleurs. On a l'impression qu'elle n'a jamais été aussi vivante, la religion, que cachée pendant soixante-dix années de totalitarisme. Et voici que tout d'un coup, intacte, elle revient sur la scène, plus vivante que jamais.

Entre *awakening* et *return* il y a cet éclat de la visibilité : on peut enfin pratiquer sa religion d'une façon manifeste, dans la force de la phénoménalité, la levée de la répression (répression autant dans le sens de l'inconscient que de la politique). Il y a là, à cause de la répression, une accumulation de force, une potentialisation, un déferlement de conviction, un surcroît de puissance extraordinaire.

© Galilée

A lire également de Jacques Derrida : « *Séminaire : la peine de mort*, Volume II (2000-2000) », Galilée, 2005.

Les InRockuptibles

du 9 au 15 mars 2016

livres



Jacques Derrida

croyances médiatiques

Plus de dix ans après la mort de Jacques Derrida, la publication d'une conférence rappelle combien le philosophe établissait un lien substantiel entre le retour du religieux et la sphère médiatique.

Derrida part d'un constat apparemment fort simple : tout n'est qu'incarnation dans le christianisme, Jésus-Christ, le dieu fait homme, le pain, le vin, et l'eucharistie bien évidemment. Jamais nous ne pourrions espérer avoir un contact spontané et direct avec Dieu. Il est là sans être vraiment là, présent et absent, tel un spectre, au milieu de ces médiations mêmes qui tendent alors à rendre sensible son esprit. Toutes ces manifestations dans l'espace public ne peuvent que signifier la mort d'un Dieu, inatteignable pour toujours, comme déjà mort. Il reste la croyance, alors, dernier recours pour pallier un tel manque, faire comme si l'esprit de Dieu devenait, pour nous, tangible.

Et précisément, l'auteur de *L'Écriture et la Différence* observait en cette fin des années 1990 un singulier retour du religieux, indissociable du développement des médias, en particulier avec la télévision et l'apparition des chaînes d'information en continu. C'est cette expérience de la "spectralisation" que nous vivons quotidiennement. Partout, il n'est question que de "direct" ou de "live". La télévision dans son dispositif technique semble se contester elle-même en prétendant nous donner à voir et presque à expérimenter le réel sans aucun médium. Par là même, elle renoue,

étonnamment, avec l'esprit du christianisme.

"Surtout, pas de journalistes !", veut-elle nous faire croire. Ce n'est qu'une chimère, pour Derrida, car la télévision, ontologiquement, nous offre une réalité agencée et montée, médiatisée par ses moyens propres. Ce n'est pas une image agrandie du monde que l'on découvre mais, comme l'avait déjà vu Walter Benjamin dans les années 1930 avec l'émergence du cinéma et de la psychanalyse, une structure du monde inédite jusqu'alors. Le montage technique de la télévision nous donne accès à une autre expérience du monde, inconnue, à d'autres perceptions.

Survient alors le seul et véritable miracle : on y croit ! Le dispositif télévisuel, sans nous réclamer le moindre effort, sans même s'en apercevoir, parvient à nous extorquer un véritable acte de foi devant ce que l'on considère comme la réalité même. A son fondement, c'est le deuil du réel, d'une relation directe et sans intermédiaire aucun avec le monde extérieur, que l'on retrouve. Une critique de la télévision passe incontestablement par le dévoilement de cette illusion, comme son essence même, selon Derrida. **Alexis Pierçon-Gnezda**

Surtout, pas de journalistes !
(Galilée), 96 pages, 15 €

Jacques Derrida : *le religieux est un sport de combat*

(Surtout, pas de journalistes !)



Au cœur de ses chroniques quotidiennes et benjaminiennes sur la télévision rassemblées, à la fin des années 1980, dans *Le Salaire du Zappeur*, Serge Daney abandonne le cinéma à sa présumée mort pour privilégier la quête herméneutique sans répit d'une nature profonde de l'image télévisuelle, toujours diffuse, à travers ses différents programmes. C'est inévitablement que le critique en vient à examiner avec attention la retransmission de la messe du dimanche matin qui, selon lui, ouvre à une interrogation fondatrice sur l'image et son lien à la foi intangible : « Peut-on ne communiquer (voire communier) avec quelque chose *que* par le regard ? » Nul doute qu'une telle question qui fait du visible télévisuel l'espace renouvelé sinon inédit du sacré trouve une réponse plus que positive de Jacques Derrida dans *Surtout, pas de journalistes !*, stimulante conférence prophétique de justesse sur l'époque, récemment publiée aux éditions Galilée.

Donnée en décembre 1997 dans le cadre du colloque « Religion et média » organisé par Hent de Vries et Samuel Weber à l'Institut néerlandais de Paris et reprise en 2004 dans le *Cahier de l'Herne* consacré au philosophe de la grammatologie, cette intervention, significativement augmentée ici des riches et stimulantes discussions de la table ronde ayant suivi les exposés et forant dans la matière même du propos,

s'interroge avec force sur le lien étroit sinon intime qui existerait entre la religion catholique et la naissante médiatisation d'alors du religieux au bord de renaître depuis sa toute furie. De fait, attentif sinon très vivement intéressé par la télévision aux mêmes années et aux mêmes motifs que le fût Daney, Derrida offre avec *Surtout, pas de journalistes !* l'expression la plus synthétique de sa saisie non pas tant de l'image en soi que de son rapport tissé au savoir et à la foi religieuse la plus ardente.

Après s'être ainsi successivement intéressé depuis *La Voix et le phénomène* et *La Dissémination* à l'origine dérobée de la Voix et de son écrire puis, à l'horizon désastré des années 90, dans *Spectres de Marx* puis *Foi et savoir* à l'intrépide résurgence du sacré s'originant dans la faillite des idéologies et les chutes du Mur et des statues, Derrida affirme une thèse aussi intransigeante que puissante : le religieux, par la médiation télévisuelle et son sens aigu du visuel, répond d'une intense et massive mondialisation. Une telle fureur télévisuelle du religieux ne prend naissance selon lui avec force provocation que dans une seule religion, à savoir la religion catholique qui, en soi, révèle la télévision à elle-même comme si le catholicisme était télévisualisable, comme si, vue par les catholiques, la télévision était une idée nue et sauvage de la Bible, et le Christ toujours télégénique. *Le catholicisme est un cathodotisme*, pourrait ainsi dire Derrida.

Partant, comme toujours chez Derrida, dans le sillage affirmé d'Husserl qui aurait écouté Heidegger et Blanchot lire à douce voix Hölderlin, il existerait, à l'orée de cette télégénie du religieux, une scène primitive et noire, nue et parlée, par laquelle toute origine se contredirait en soi, exprimerait la violence du geste qui l'offre comme un indépassable paradoxe au cœur duquel tout vivant se verrait pris et dont le présent dont nous sommes traversés se donnerait comme le témoignage confisqué et oublié. Ici, après avoir convoqué le *pharmakon* platonicien puis le *parergon* fixant cadre à toute œuvre pour donner à l'art son irascible énergie, *Surtout, pas de journalistes !* laisserait ainsi entrevoir à la source de tout *theologon* ce qu'il faudrait nommer la scène première d'un *medialogon* par où le religieux médiatique prendrait naissance dans toute sa contradiction. Interdite, souveraine et programmatique, cette scène biblique *dérobée* est celle, fondatrice, au cours de laquelle Dieu s'est adressé à Abraham au moment d'horreur absolue où, avec son fils Isaac, il s'apprêtait à gravir le mont Moriah pour le sacrifice ultime. Mais, comme toujours chez Derrida, la scène sera *déparlée*, toujours déjà à reconstituer comme un retable baroque chez Claude Simon. Chez Derrida, la philosophie se donne toujours comme l'indépassable dramaturgie des origines dont chaque concept serait l'acteur sombre.

Dans cette scène liminaire, il existe ainsi le moment sans doute le plus contradictoire de notre modernité, sa naissance noire, *un moment de silence pourtant parlant*

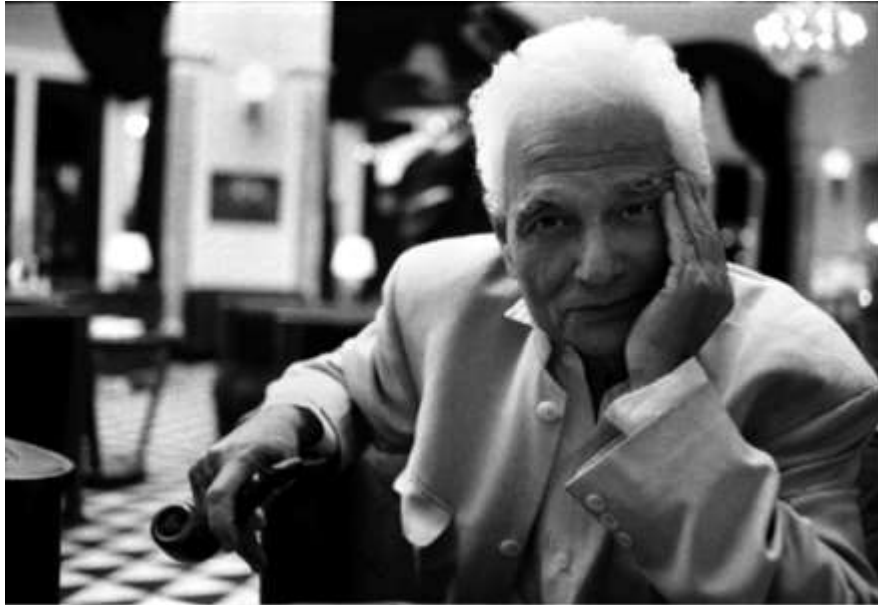
dans la Bible, une scène dérobée et trouée pareille à une tache aveugle aux accents blanchotiens où le sens vient à s'épuiser sur lui-même au cœur des paroles proférées par Dieu et leur possible interprétation : où Dieu ne veut pas que ses paroles à Abraham soient divulguées pour qu'elles ne deviennent pas une nouvelle, une information, une matière médiatique car, comme dit Derrida de manière joueuse, Dieu signifie à Abraham : « Surtout, pas de journalistes, et pas de confesseurs évidemment, et pas de psychanalystes, n'en parle même pas à ton psychanalyste ! » Il ne doit pas y avoir de nouvelle, le silence médiatique doit demeurer, les caméras ne doivent pas tourner. Pourtant, la *nouvelle* a lieu, l'histoire se donne et vient jusqu'à nous sans qu'on sache qui la livre, sur quel télex elle apparaît : Dieu a parlé à Abraham et si l'on ne sait par qui la nouvelle fut nouvelle, *la nouvelle fut néanmoins nouvelle* par cette scène. Origine toujours reculée et indéfectiblement fervente négation de soi, toujours doublement contredite en soi, cette scène ouvre dans l'intervention de Derrida immédiatement à une réflexion plus large dans cet opuscule dont le sous-titre pourrait décidément être *De la télégenie* ou, bien plutôt pour reprendre Husserl toujours à la lisière de sa pensée, *L'Origine de la télégenie*.

De fait, depuis cette scène sans scène qui se donne à lire comme *la nouvelle moins la nouvelle*, Derrida décide de deux questions fondatrices qui, chacune, viennent interroger l'évidence de ce qui se dessine sur les écrans de télévision au quotidien et trouve, à la vérité, par l'intensité coutumière du philosophe à œuvrer à la déconstruction, la défaisance et la distorsion de l'image par le sombre fonds de toute image : l'image liminaire que l'image, *toujours seconde* que nous voyons, ne montre pas, le mot premier que le langage, *toujours second* que nous parlons, ne dit pas. Dramaturge de la philosophie qui ne cesse de mettre en intrigue l'origine depuis cette impossibilité à être le postulat d'évidence du monde et de la parole, Derrida ouvre à un premier champ de questions par lequel la médiatisation du religieux répond, selon lui, à un paradigme du visible qui appartient en propre à la religion chrétienne, et en particulier au catholicisme. Réaffirmant comme dans *Foi et savoir* la puissance de ce qu'il nomme « une mondialatinisation » du religieux, Derrida dessine le catholicisme comme la religion qui a fait du visible et de l'événement lui-même visible, donc de l'image devenue acte, le socle de son rapport à la foi et à diffusion du sacré, ce qu'il explicite de la sorte puisque le catholicisme entretient un rapport structural à l'image, « à savoir l'incarnation, la médiation, *le hoc est meum corpus*, l'eucharistie : le dieu devient visible ». Se distinguant des autres confessions – notamment chrétiennes – par son régime de visibilité, le catholicisme serait un anachronisme médiatique, ayant été les médias avant les médias ou bien plutôt ayant constitué et se constituant comme une image de l'image, une *surimage* ou un *survisible* de la religion, une *hyper-image* ou un *hyper-visible* qu'une

formule, lapidaire et nue, traversée de siècles, saurait résumer dans son élan de visible : *quand voir, c'est croire.*

Là où les autres religions se diffusent notamment à la télévision par leur discours, par une didactique qui transmue le discours en spectacle, le catholicisme offre au visible ce qu'il faudrait nommer un *baroque médiatique* entendu comme spectacle du spectacle, la télévision filmant ce spectacle qu'offre déjà en soi toute messe depuis l'événement sacré qui est le sien : *image de l'image* qui s'avoue image qui veut être à l'image en quête de représentation et de puissance d'incarnation. Ou la contre-réforme aurait la télévision pour couronnement inattendu. Pour Derrida, dans la coda triste de ces années 1990, où le catholicisme revient sur le devant de la scène médiatique par l'effondrement du bloc de l'Est qui redécouvre alors la foi dans son expression la plus insoupçonnée et presque première, le catholicisme a comme inventé la télévision et a déployé une grammaire du visible dont le Pape constitue, par sa puissance à représenter la religion et un état, l'arc figural majeur. Loin d'être une religion qui perdrait des fidèles, dont l'essoufflement séculaire et pluriséculaire en rendrait le destin cacochyme et perdu, le philosophe œuvre au paradoxe ardent et tenu d'un catholicisme s'érigeant, au-delà du catholicisme lui-même, comme *icône et indice de la religion dans son devenir télévisuel*. Sans le savoir, le devenir télévisuel du religieux possède, dans son souci non du visible mais de sa puissance à œuvrer à son propre visible et son extime visibilité, un indéfectible socle catholique. Qu'elles le désirent ou non, la télévision rendrait toutes les religions catholiques : *l'écranologie est un monothéisme qui s'ignore.*

Ou tout du moins, précise et réaffirme immédiatement Derrida, abordant avec méthode et mesure sa seconde zone de questionnements du visible de la foi depuis la scène obscure d'Abraham, la télévision porterait en elle l'expression la plus achevée du retour du religieux qui, déjà en 1997, fait entendre ses âpres rugissements. De fait, creusant ce qui pour lui constitue le postulat inouï du médiatique, Derrida déploie avec force et rigueur l'idée tranchante et sans retour selon laquelle le religieux, à savoir ce qui pourrait se définir comme *la religion moins la religion*, trouve dans les médias et en particulier la télévision la condition de son retour car, selon Derrida renversant toute perspective, la télévision, par son essence même, s'offre comme la condition de la possibilité d'un retour du religieux. Se dit là en quelques mots lumineux de pertinence et d'intelligence abrasive la thèse du philosophe : la technologie télévisuelle représente comme le double, le dédoublement intime, le redoublement extime mais aussi bien l'en-soi et la nature la plus nue de la manière dont le religieux se donne dans le monde du visible. Pour Derrida, la télévision appelle le religieux, elle en est le prolongement, la naissance sinon le synonyme absolu, son expression la plus aboutie, son verbe lui-même : son jaillissement rhétorique à l'image.



De manière résolument baroque, comme le reflet d'un reflet, image d'image où l'origine se perd et s'interroge, la télévision de Derrida s'impose comme l'ultime (parce que provisoire) avatar d'une longue et sinueuse chaîne médiatique de la spectralité du corps christique dont, par sa plastique, le télévisuel emprunte toutes les qualités de visibilité. À l'instar de l'eucharistie qui, comme le rappelle Derrida, convoque « en même temps qu'une spiritualisation, une spectralisation du corps mort du Christ, et donc une intériorisation dans l'hostie », la télévision reproduit, dans une boucle folle, cette intime contradiction, cette positivité du travail du négatif et cette puissance de l'absence à se rendre présente par son image toujours contredite : être là sans être là, être en différé quand le direct veut se donner, œuvrer à une incarnation toujours différée au cœur d'une spectralité toujours mesurée. Comme dans le religieux, la télévision n'autorise pas à une présence réelle et s'offre sans s'offrir comme la religion, au cœur d'un miracle tenu dans la distance du miracle. En ce sens, depuis une telle conception du religieux et du médiatique dans leur puissance et leur soustraction à la puissance par où Derrida regarde la télévision comme Blanchot lisait naguère Sade et Robbe-Grillet, *Surtout, pas de journalistes !* donne à lire une définition technique voire technologique du religieux dont le destin de résurgence se lie à cette autre définition technique et résolument blanchotienne de la télévision où depuis la technique, on s'insurge contre la technique : « La télévision, c'est toujours une protestation contre la

télévision. » La télévision, ce blanchotisme qui, résolument, s'ignore : telle pourrait être la loi derridienne de la télévision.



Affirmant encore un peu davantage sa thèse où le spirituel trouve dans le technologique son expression la plus consacrée, Derrida convoque la foi comme le terreau commun et fécond du religieux mais pareillement de la technologie. Savoir relève de l'intensité d'un croire, d'un possible toucher du doigt enfiévré de la croyance à l'intense performativité d'un savoir qui ne se sait savoir que depuis l'origine là aussi soustraite du savoir et de sa foi. À l'instar affirmé du catholicisme pour qui le voir est un faire et un croire, la télévision entre par le religieux dans *le destin baptique de la foi* : dans le religieux, comme à la télé, *on veut toucher les choses par l'œil*. Telle serait la loi mate et sourde qui court de chaîne en chaîne, de messe en cérémonie, d'événement en événement. Depuis cette foi qui s'impose comme une puissance indirecte libre du monde et du télévisuel, sans doute pourrait-on prolonger les analyses remarquables de Derrida et considérer combien elles résonnent aujourd'hui, voir combien elles font sens depuis les exactions de Daesh, son jeu médiatique et la part toujours plus hurlante de visibilité réclamée, montrer combien, à la vérité, la logique médiatique sur laquelle s'appuie Daesh s'offre, au corps défendant de tous, dans un pur jeu télévisuel où, niant toute foi, il s'agit de vivre et de tuer dans une contradiction impossible à tenir : user de moyens spectraux offerts par le télévisuel au substrat catholique non pour offrir la puissance de spectralité toujours au bord de s'incarner mais pour incarner,

précisément, une puissance mortifère, niant et la foi et le télévisuel dans leurs expressions les plus inentravées.

On l'aura compris avec force : il faut lire sans tarder *Surtout, pas de journalistes !* de Jacques Derrida, au propos si juste et si résolument actuel, qui vibre de toute une époque où le religieux et le télévisuel s'offraient dans leurs premières noces avides dont notre temps n'est toujours pas le divorce consumé. Il faut aussi penser ici pour saisir le geste de Derrida devant la télévision à l'intime conviction de Barthes devant le catch, se souvenir que pour Barthes le catch était un spectacle quand la boxe était un sport, et qu'alors l'heure est peut-être venue de dire, faisant entendre Barthes et Bourdieu d'un même trait, que pour Derrida, *le religieux est un sport de combat*.